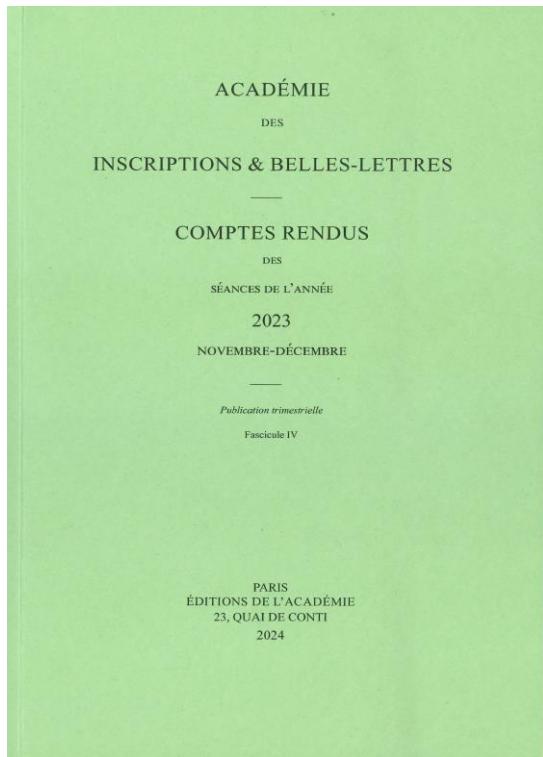


Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 21 mars 2025

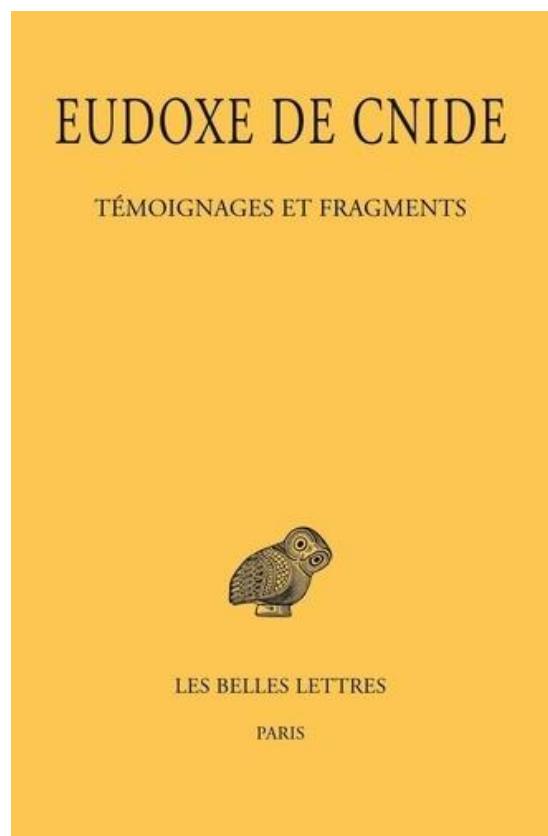
Le Secrétaire perpétuel Nicolas Grimal



« J'ai l'honneur de déposer en hommage sur le bureau de l'Académie la livraison 2023/4 des *Comptes rendus* qui rassemble les textes de 14 exposés donnés lors des séances des mois de novembre et décembre, dont les quatre discours prononcés lors de la séance solennelle sous la Coupole de 2023 ayant pour thème “Découvrir”, par M. Yves-Marie Bercé, Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Laurent Pernot (“Découvrir et interpréter les textes littéraires grecs”), M^{me} Françoise Briquel Chatonnet (“L’Église de l’Orient à la découverte du monde”) et M. André Vauchez (“Des femmes maîtres spirituels ! Une découverte aux derniers siècles du Moyen Âge”), ainsi que l’allocution d’accueil par M. Nicolas Grimal, Secrétaire perpétuel de l’Académie. Ce fascicule regroupe aussi les exposés présentés à l’occasion du Centenaire de la Société des Études latines, pour lequel M. Nicolas Grimal a prononcé une allocution

d'accueil : celui de M. Pierre Laurens (“L'année 1997, un exercice de mémoire”) et celui de M. Carlos Lévy (“La philosophie romaine est-elle une invention française ?”), ainsi que deux exposés dus à nos membres, “Nouvelles inscriptions himyarites relatives à la crise de Najrān en 523 de l’ère chrétienne”, par M. Christian Julien Robin avec Mme Alessia Prioletta et “Les enfants cachés d’Ulysse”, par M. Charles de Lamberterie. Cette livraison rassemble en outre les 12 recensions critiques des ouvrages déposés en hommage sur le bureau de la Compagnie durant ce trimestre. On y trouvera également le rapport des activités de l’École française de Rome, par M. Jacques Dalarun, celui de l’École française d’Athènes par M. Jean-Yves Empereur, le rapport de l’École biblique et archéologique française de Jérusalem par M. Christian Julien Robin ainsi que le rapport de l’École française d’Extrême-Orient, par M. Alain Thote. »

Jacques JOUANNA



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'édition de Victor Gysembergh, *Eudoxe de Cnide. Fragments* (Paris, Les Belles Lettres, 2024). Eudoxe de Cnide est une figure archétype du savant encyclopédiste dans l'Antiquité grecque. Il a déployé son activité dans la première moitié du IV^e siècle av. n. è., dans des domaines aussi divers que la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la médecine, la législation et l'astrologie. Il s'est rendu célèbre notamment par son système de sphères concentriques rendant compte des mouvements des planètes, par son invention du concept de latitude, par sa description du ciel étoilé, et par d'importantes contributions dans le domaine de la théorie des nombres (avec sa « théorie des proportions ») et des techniques de démonstration géométrique (avec la « méthode d'exhaustion »). Pardelà ses contributions considérables à la formation de l'esprit scientifique grec et son rôle central dans la mise en ordre des sciences naturelles, il semble avoir joué le rôle d'un passeur de savoirs issus des traditions millénaires de l'Egypte et de la Mésopotamie.

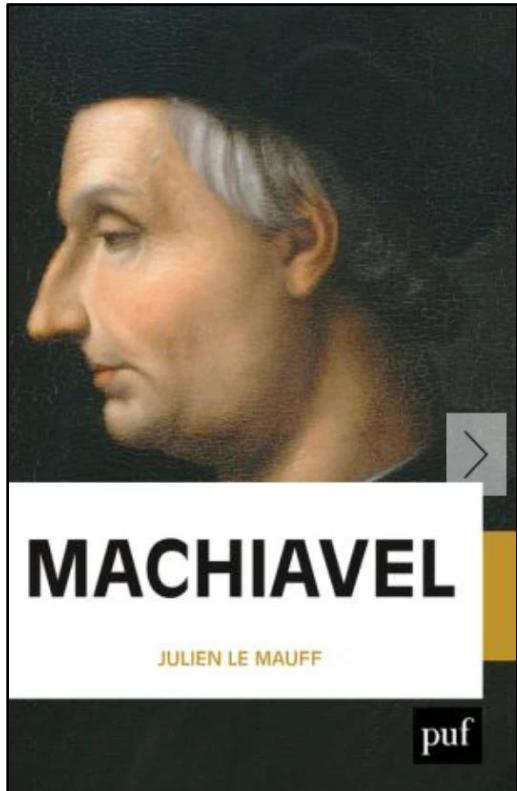
Aux nombreuses facettes du parcours intellectuel d'Eudoxe répond la diversité des milieux qu'il fréquenta : non seulement Cnide et Athènes, mais

aussi la Propontide, la cour du roi Mausole en Carie et celle du roi Nectanébo en Égypte, ainsi que les castes sacerdotales de ce royaume et sans doute aussi de l'Empire achéménide. Il continua de faire figure d'autorité scientifique pendant toute l'Antiquité, et même au-delà : on redécouvrirait encore certains témoignages sur ses œuvres dans la Byzance des Paléologues, son astronomie inspirait encore, par l'intermédiaire des sources classiques, les astronomes occidentaux de la Renaissance et de l'époque moderne, et les mathématiciens d'aujourd'hui citent parfois Eudoxe comme précurseur de la refondation des mathématiques par Richard Dedekind.

En l'absence de tradition manuscrite directe, cette figure majeure de la pensée grecque antique peut être approchée par une tradition indirecte caractérisée par son abondance et sa diversité. On compte, dans les textes antiques et byzantins transmis et édités, environ 800 passages faisant référence à Eudoxe, répartis dans quelque 170 ouvrages composés par des auteurs aussi différents qu'Aristote de Stagire, Hipparche de Bithynie, Plutarque de Chéronée, Étienne de Byzance, Fréculf de Lisieux et le lexicographe de la *Souda*, dans des opuscules et scholies anonymes, ainsi que dans des documents épigraphiques, papyrologiques et iconographiques. Ces fragments et témoignages ont fait l'objet d'une seule et unique synthèse, menée à bien par François Lasserre en 1966.

La présente édition contient plus de soixante-dix fragments ou témoignages qui ne figuraient pas dans l'édition de Lasserre. Elle inclut notamment plusieurs textes inédits, ainsi qu'une série de fragments découverts dans les traités de l'humaniste Agostino Nifo. En outre, il a été fait usage de l'exemplaire personnel des *Fragmente des Eudoxos von Knidos* de Lasserre annoté par l'auteur et des documents conservés avec ce volume. L'édition est accompagnée de la première traduction en langue moderne de tous les fragments et témoignages antiques relatifs à Eudoxe. Le commentaire donné en notes de bas de page éclaire les difficultés d'interprétation et s'attache à déterminer la valeur des différentes sources pour la reconstruction. La notice qui précède l'édition traduite et commentée contient un exposé synthétique de l'activité intellectuelle d'Eudoxe, qui restitue sa profondeur et sa cohérence dans l'ensemble des domaines où elle s'est déployée, tout en la replaçant dans son contexte historique et culturel. »

Jacques VERGER



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de Julien Le Mauff, *Machiavel*, Paris, Presses universitaires de France, 2025, 262 pages.

Spécialiste de la pensée politique à la fin du Moyen Âge et au temps de la première modernité, Julien Le Mauff a consacré sa thèse aux origines médiévales de la notion de raison d'État, thèse dont j'ai fait l'hommage à l'Académie en 2023 et dans laquelle il avait eu, entre autres, l'occasion d'aborder la question du « machiavélisme ». Il y revient aujourd'hui dans un petit livre destiné avant tout aux étudiants et au public cultivé. De facture classique, de lecture aisée, bien informé, comme le confirme l'abondante bibliographie finale, ce petit livre n'en est pas moins original.

Il en ressort deux idées essentielles. La première est qu'on ne saurait séparer l'œuvre écrite de Machiavel de sa biographie, retracée ici avec précision en suivant strictement le fil chronologique. Né en 1469 dans la « classe moyenne », cultivé mais surtout, semble-t-il

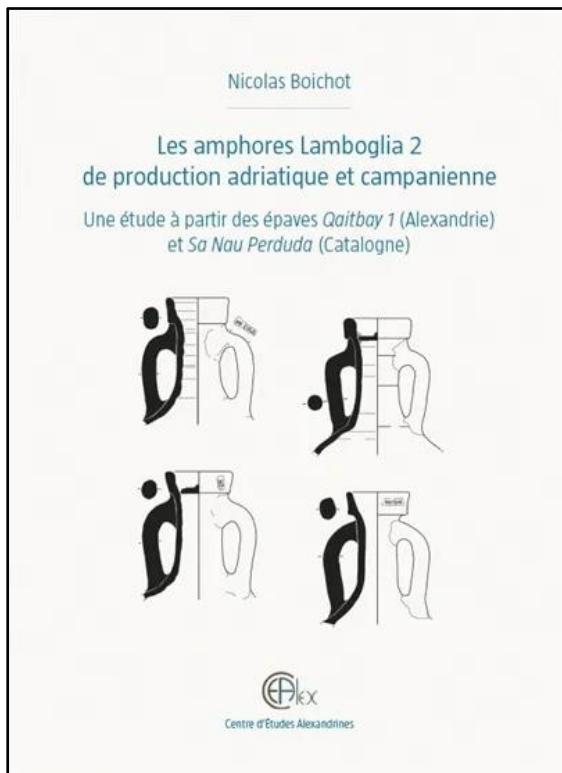
autodidacte, Niccolò Machiavelli a très tôt été tenté, dans la tradition de la société communale florentine, de se mêler de la vie publique. C'est cependant seulement en 1498, après l'expulsion des Médicis, la chute de Savonarole et la restauration du gouvernement « républicain », qu'il accède à la fonction importante de secrétaire de la Chancellerie. Pendant quatorze ans, il va ainsi être mêlé aussi bien aux multiples soubresauts de la vie politique florentine qu'à toutes les entreprises militaires et diplomatiques dans lesquelles Florence se trouve engagée, de manière souvent malheureuse, dans le contexte particulièrement compliqué des guerres d'Italie. Dans tout cela, sans jamais tenir un rôle de premier plan, Machiavel se montre à la fois serviteur zélé de la Commune et observateur attentif et lucide de son temps et de son milieu.

Tout bascule en 1512. Vaincue par les armées de la Sainte Ligue, la République florentine s'effondre, les Médicis reprennent la Seigneurie, Machiavel est destitué et même brièvement emprisonné. Il se retire alors à la campagne, fréquente des cercles humanistes et lui qui avait fort peu écrit jusque-là, devient un écrivain prolifique. Presque toutes ses œuvres, aussi bien ses textes littéraires (*La Mandragore*, *La Clizia*) que ses écrits politiques et historiques (*Le Prince*, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, *L'art de la guerre*, *Histoires florentines*), datent des quinze dernières années de sa vie, qui vont de sa disgrâce à sa mort le 21 juin 1527.

Le retentissement immédiat des écrits de Machiavel fut au demeurant assez modeste, comme d'ailleurs le succès de ses efforts pour retrouver la faveur des Médicis, aussi bien les seigneurs de Florence que les papes Léon X et Clément VII. C'est seulement après sa mort que la plupart de ces textes auront les honneurs de l'imprimerie et ce n'est qu'alors que commencera la longue fortune posthume du « machiavélisme », pierre d'achoppement de toute la théorie politique moderne, bien étranger en fait à la pensée personnelle de son auteur éponyme.

C'est là la seconde idée maîtresse que le livre de Julien Le Mauff met à juste titre en valeur. Après de longues années au service de l'État florentin, le Machiavel de la maturité s'est certes voulu un penseur, mettant au service de sa réflexion à la fois son expérience vécue des crises et guerres de son temps et sa bonne connaissance de l'histoire romaine et italienne depuis l'Antiquité. Mais son propos n'a pas été d'édifier de toutes pièces, sous la qualification de « raison d'État », une théorie du cynisme en politique et du rejet de toute morale, naturelle ou chrétienne. Son projet est beaucoup plus pragmatique. Il est avant tout le fruit d'une observation lucide sur l'exercice du pouvoir, les conditions de son acquisition et les causes de sa perte, illustrée par de multiples exemples anciens ou contemporains. Cette lucidité impliquait simplement une prise de conscience de la spécificité du politique et par conséquent de la nécessité épistémologique d'une séparation franche des domaines respectifs du religieux et du politique. Sans cesse au contact étroit des réalités de son temps, Machiavel est peut-être pessimiste, mais il est surtout un penseur de l'action et c'est donc à juste titre que Julien Le Mauff invite à le lire sans jamais oublier son expérience vécue et le contexte dramatique qu'il a essayé de comprendre et de faire comprendre à travers ses écrits. »

Jean-Yves EMPEREUR



N. Boichot, *Les amphores Lamboglia 2 de production adriatique et campanienne. Une étude à partir des épaves de Qaitbay 1 et de Sa Nau Perduda (Catalogne)*, avec des contributions de Mai Abdelgawad, Assem Bahnasy, Claudio Capelli et Nicolas Garnier, Études Alexandrines 53, Alexandrie, 2021 (paru en 2023). 342 pages et nombreuses illustrations.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage rédigé par N. Boichot, *Les amphores Lamboglia 2 de production adriatique et campanienne. Une étude à partir des épaves de Qaitbay 1 et de Sa Nau Perduda (Catalogne)*, Études Alexandrines 53, Alexandrie, 2021 (paru en 2023).

Dans ce cinquante-troisième tome de la collection des Études Alexandrines, volume de 342 pages avec de nombreuses illustrations, Nicolas Boichot, Ingénieur au CNRS, publie la cargaison d'une épave antique retrouvée et fouillée par le Centre d'Études Alexandrines

(CEAlex) au large du site du Phare d'Alexandrie. Les courants et tempêtes qui affectent cette zone ont provoqué le naufrage du bateau à quelques encablures de la côte et du terme de son voyage, faisant disparaître tous les éléments de la coque. Le navire fut appelé *Qaitbay I*, pour l'identifier parmi la demi-douzaine d'épaves fouillées dans cette zone sous-marine particulièrement dangereuse. Il transportait presque 500 amphores tardo-républicaines¹, provenant principalement de l'Adriatique : les plus anciennes sont des Lamboglia 2 tardives, les plus récentes des Dressel 6A d'époque augustéenne. La présence dans le contexte clos d'une épave des deux types d'amphores montre une situation transitoire pendant laquelle les ateliers produisaient les derniers avatars d'une amphore, la Lamboglia 2, qu'ils allaient abandonner au profit d'une autre forme, la Dressel 6A, cette dernière subsistant seule durant les décennies suivantes.

L'on ne doit pas s'étonner de la présence dans cette épave alexandrine d'amphores provenant d'Italie : ce type est très fréquent en Méditerranée orientale, et ces amphores se comptent par centaines, que ce soit dans les centres de distribution, comme à Délos ou dans les sites de consommation, comme Athènes et Alexandrie. Afin d'estimer l'importance de cette amphore dans les échanges commerciaux et l'ampleur de sa diffusion, l'auteur a recensé les épaves publiées ou signalées ayant coulé en Méditerranée avec un chargement d'amphores de ce type. Ce catalogue compte près de 150 épaves, parfois fouillées et publiées en détail, parfois simplement signalées. Les Lamboglia 2 constituent une partie variable des cargaisons tantôt majoritaires, tantôt présentes de manière secondaire voire ponctuelle, leur fréquence et leur place dans le chargement revêtant une signification dans la provenance, les étapes et la route du bateau.

La datation du naufrage peut être fixée dans le dernier quart du 1^{er} siècle avant J.-C., peut-être

¹ Selon les comptages précis des fragments sous l'eau (NMI = Nombre Minimal d'Individus) enregistrés par les fouilleurs. Vingt ans après la fouille, Ni. Boichot n'en a dénombré que 130 exemplaires.

plus précisément dans les premières années du règne d'Auguste. L'épave de Comacchio, dans le delta du Pô, s'avère le meilleur parallèle de *Qaitbay 1* : rassemblant les mêmes Lamboglia 2 tardives avec des Dressel 6A, ce bateau actuellement présenté au Museo Delta Antico de la ville contenait aussi 102 lingots de plomb de Carthagène datés par leurs inscriptions entre 19 et 12 avant J.-C. Cette datation est confirmée par la présence concomitante de timbres sur les amphores de même profil à *Qaitbay 1* et au port de Pula qui fut aménagé entre 45 et 30 avant J.-C.

L'une des nouveautés de cette étude fut révélée par le laboratoire d'archéométrie du CEAlex qui, à la demande de l'auteur, a procédé à des analyses chimiques grâce à un spectromètre portable XRF Niton ainsi qu'à des examens pétrographiques. Si les pâtes de certaines Lamboglia 2 se différencient à l'œil nu, leurs analyses les répartissent en deux groupes principaux : le premier, largement majoritaire, présente un faciès calcaire, avec des fossiles foraminifères. Le second, plus modeste, d'une dizaine d'exemplaires seulement, comporte des inclusions noires de roche volcanique basique. Cette différence indique donc deux origines différentes. L'étude s'est donc orientée vers la recherche des zones de fabrication de ces deux types de Lamboglia 2.

Le catalogue des ateliers

La bibliographie sur les ateliers a orienté la recherche de l'Auteur vers la zone adriatique, sur une aire fort longue qui s'étend depuis le sud de l'Apulie, jusqu'au nord de la plaine du Pô, voire la côte dalmate. Sur la côte adriatique de l'Italie, un chapelet de centres de fabrication s'égrène en deux zones : au sud, les ateliers bien connus grâce aux fouilles et aux publications remarquables de la zone de Brindes (Apani et Giancola) ont produit quantité d'amphores ovoïdes à huile, mais également des Lamboglia 2 et des Dressel 6A. Après une solution de continuité vers le nord de l'Apulie, une seconde région se distingue avec une dizaine d'ateliers, répartis depuis les Abruzzes jusqu'à l'Émilie-Romagne, avec une concentration dans le Picenum – les Marches modernes – sans doute jusqu'à Aquilée, sans oublier une production vers la côte dalmate, dans l'île de Vis au large de Split, avec d'autres centre producteurs signalés, comme à Pharos, colonie de Paros dans l'île de Hvar, ainsi que dans les îles voisines et sur plusieurs points de la côte croate.

Quant aux amphores Lamboglia 2 campaniennes, elles sont fabriquées sur la côte thyrrénienne, avec un atelier en Toscane, près de Florence, un autre en Campanie, d'autres sont répertoriés par le nom de fabricants de Dressel 1 contemporaines dont les ateliers sont situés dans le sud du Latium et dans l'aire vésuvienne.

L'épave de *Sa Nau Perduda*

Nicolas Boichot introduit l'étude d'une autre épave, celle de *Sa Nau Perduda*, près de Gérone, la seule à ce jour dont la cargaison se compose presque exclusivement de Lamboglia 2 campaniennes : 76 amphores de ce type, en plus de Dressel 1, plutôt 1B. Il obtient des autorités locales la permission d'étudier ces Lamboglia 2, en vue de comparaison avec le type adriatique. Ces amphores sont des amphores vinaires, comme le montrent les analyses de Nicolas Garnier qui viennent confirmer les résultats obtenus il y a un demi-siècle sur le contenu d'une amphore scellée, de type Lamboglia 2 de l'épave de la Madrague de Giens, elle aussi campanienne, au milieu des 6 000 Dressel 1B campaniennes de la cargaison. Les Lamboglia 2 campaniennes ressemblent à leurs sœurs adriatiques et connaissent la même évolution typologique. Elles étaient sans doute destinées à transporter le surplus de la production locale – parallèlement aux Dressel 1 –, alors que les Lamboglia 2 adriatiques servaient à conditionner l'ensemble de la production viticole de la côte orientale de l'Italie et de la Dalmatie.

Les deux types prennent leur origine dans l'évolution de l'amphore gréco-italique, mais leur destin diverge : alors qu'en Adriatique, la Lamboglia 2 donne naissance à la Dressel 6, sur la côté tyrrhénienne, la Dressel 6 n'est pas fabriquée : la Lamboglia 2 disparaît au profit de la Dressel 2-4 aux anses bifides, inspirée du type grec de Cos.

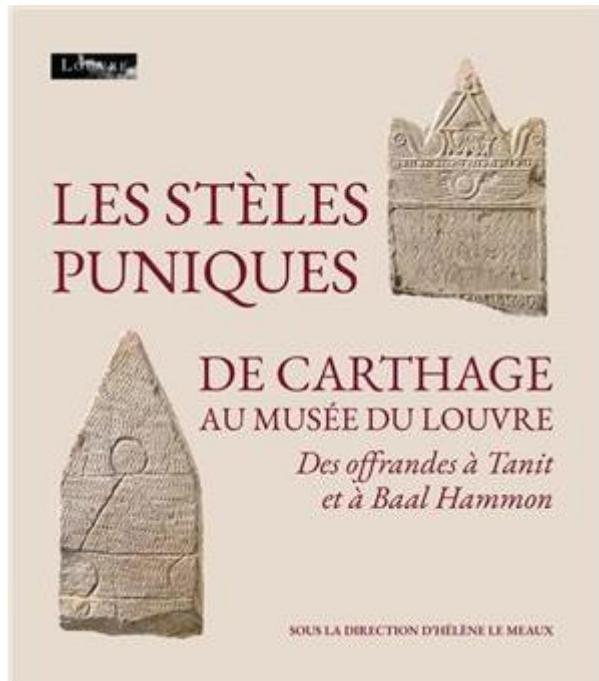
Nicolas Boichot s'attache aussi à l'interprétation des timbres que portent parfois les Lamboglia 2. Pour l'Adriatique, Les études pétrographiques et la présence d'un même timbre en forme de palme indiquent que la grande majorité des amphores proviennent de la même région – et très probablement des mêmes ateliers. Il identifie aussi de rares noms, ouvrant quelques pistes : pour l'Adriatique, noms d'esclaves qui se retrouvent en Dalmatie, en Istrie et en Croatie ; pour la Campanie, deux noms évoquant des *gentes* que l'on retrouve sur des Dressel 1B locales. Il aborde aussi le cas difficile des bouchons de pouzzolane qui obturent encore nombre d'amphores de l'épave *Qaitbay 1*. Les figures géométriques n'indiquent sans doute pas l'atelier de production, ce qui est le rôle des timbres apposés dans l'argile fraîche avant cuisson, mais sont des marques de commerçants, le choix de ces opercules ne se faisant pas au hasard, car ils devaient servir à distinguer l'origine du vin. Selon l'auteur, un modèle précis de bouchon avec des marques spécifiques sera utilisé pour sceller toute une série d'amphores remplies avec un premier vin. Un autre modèle servira pour une seconde série remplie avec un autre vin.

Nicolas Boichot évoque la question qui se pose de façon récurrente aux archéologues et aux historiens à propos des cargaisons d'épaves: furent-elles chargées en une seule fois, avec un regroupement initial depuis leurs différents lieux de fabrications, le navire ayant ainsi chargé une cargaison de différentes provenances dans un même port? Ou, plus vraisemblablement, doit-on préférer l'image d'un cabotage, avec un chargement en plusieurs temps et en plusieurs endroits, notamment pour les lots de cargaison secondaire ?

* * *

Nicolas Boichot eu le courage de s'attaquer au traitement d'un matériel à l'aspect peu remarquable, d'une cargaison éparses et fragmentaires dans une épave disloquée par les éléments marins près de la côte alexandrine. Son travail de classement, de classification, d'analyse archéométrique et de comparaison a permis d'identifier avec précision ce chargement, révélant des amphores de deux provenances, quoique de même aspect : des amphores de type Lamboglia 2 adriatiques – forme bien connue – et aussi campaniennes, ce qui l'était beaucoup moins ; il a comparé ces dernières avec une épave de même origine remplie d'amphores similaires, qui avait coulé près de Gérone. La présence dans l'épave alexandrine d'amphores Dressel 6, dernier avatar des Lamboglia 2, montre que l'on a affaire à une époque de transition entre les deux types, ce qui permet de les inscrire dans une fourchette chronologique serrée, qu'une comparaison avec des éléments extérieurs – épave de Comacchio et contextes terrestres – permet de dater dans le dernier quart du 1^{er} siècle avant J.-C. Cette étude illustre l'importance du commerce des produits italiens vers la Méditerranée orientale et plus particulièrement vers Alexandrie au moment où les Romains viennent d'imposer leur domination sur l'Égypte. »

Françoise BRIQUEL CHATONNET



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'académie, de la part de sa directrice et très largement principale auteur, l'ouvrage d'Hélène Le Meaux, *Les stèles puniques de Carthage au musée du Louvre. Des offrandes à Tanit et à Baal Hammon*, Paris, musée du Louvre éditions, 2024, 504 pages, Corpus des Antiquités Phéniciennes et Puniques (U.A.I.), France 7, avec la collaboration de François Bron et Stevens Bernardin pour les inscriptions et de Philippe Bromblet, Anne Courcelle, Béatrice Dubarry Jallet et Anne Liégey pour l'étude matérielle. L'ouvrage peut également être téléchargé à <https://livres.louvre.fr/steles-puniques-carthage/> aux formats epub ou pdf.

fragmentaires, provenant de Carthage et conservées maintenant au musée du Louvre. Ce sont des ex-votos qui portent pour la plupart une inscription en punique gardant mémoire d'un vœu « A la Dame, à Tanit, face de Baal, et au Seigneur à Baal Hammon ». Elles forment une part importante du corpus des stèles provenant du sanctuaire de la ville désigné sous le nom conventionnel de « tophet ». À ce titre, elles forment un ensemble exceptionnel pour l'étude du culte dans ce sanctuaire, spécifique du monde punique et dont la fonction et le lien avec d'éventuels sacrifices d'enfants sont encore actuellement très discutés. L'histoire complexe de l'arrivée de ces monuments au Louvre, en livraisons successives, témoigne aussi « de manière éclairante les pratiques de l'archéologie et du collectionnisme en cours à la fin du XIX^e siècle. » Si les inscriptions portées par ces stèles ont bien sûr été intégrées au *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, et si elles ont pu enrichir certaines études d'iconographie punique, cet ouvrage est la première étude systématique de cette collections, dont tous les fragments n'avaient pas encore été classés.

Cet ensemble est arrivé au Louvre en différentes livraisons qui se rattachent aux missions d'Antoine Héron de Villefosse (1845-1919), Évariste Pricot de Sainte-Marie (1843-1899), Ernest Babelon (1854-1924) et Salomon Reinach (1858-1932), aux collections du comte Maurice d'Irisson d'Hérisson (1839-1898), des palais de La Manouba ou encore du commandant Marchant (?-1901).

L'ouvrage comprend deux parties, un ensemble d'études générales et le catalogue, ainsi que des annexes. L'étude est répartie en sept chapitres, qui sont, outre l'introduction et la conclusion, l'histoire de la collection, l'approche archéologique et contextuelle, l'étude épigraphique, une étude iconographique accompagnée de réflexions iconologiques et l'étude matérielle.

L'histoire de la collection à partir de recherches d'archives, retrace l'histoire des premières fouilles, mais aussi celle de l'envoi des stèles en France. L'épisode le plus marquant, et le plus grave, est l'incendie qui s'est déclaré sur le Magenta qui a coulé en rade de Toulon dans la nuit du 30 au 31 octobre 1875 avec notamment deux mille stèles puniques. Une partie du

matériel archéologique put être récupéré par des scaphandriers dans les semaines suivantes mais une partie des stèles disparut, d'autres furent récupérées mais très abimées. Elles furent successivement déposées à la Bibliothèque nationale puis au musée Guimet avant de rejoindre le Louvre en 1950. Une nouvelle mission de récupération fut organisée à la fin des années 1990 par Serge Lancel et Jean-Pierre Laporte qui permit de récupérer 75 fragments supplémentaires sur les 700 restant dans le Magenta. Les autres collections, qui ont connu moins de vicissitudes, font l'objet du même soin attentif. L'exposition de toutes ces stèles, tant dans le cadre des musées que de diverses expositions temporaires, est ensuite étudiée.

Hélène Le Meaux s'attache ensuite à retracer la situation archéologique de ces monuments, à partir des publications, mais aussi de documents d'archive, de plans et d'anciennes photos. Ceci ne préjuge pas toujours de l'origine exacte puisque certains lots proviennent de favissas et furent donc déplacées dès l'antiquité.

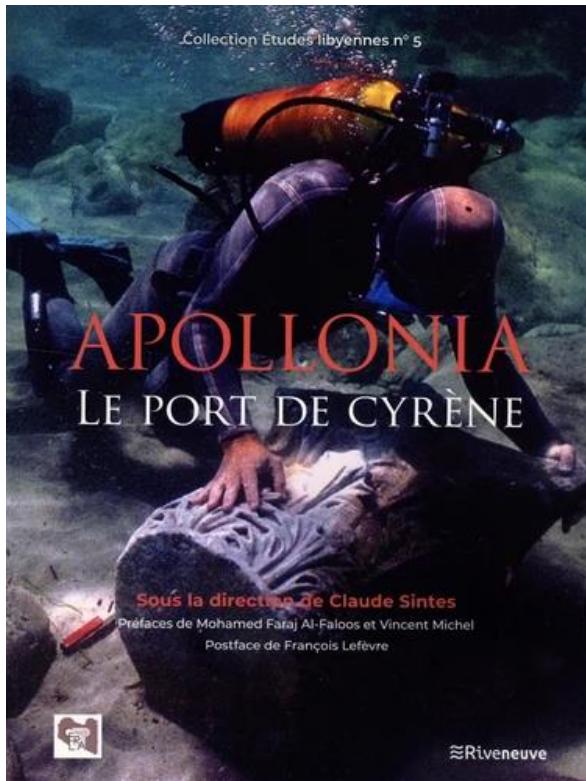
L'étude épigraphique a été menée par Stevens Bernardin et François Bron, ce dernier étudiant les dédicants (noms, fonctions) quand le premier présente la méthodologie, la langue et l'écriture et étudie les formules de dédicace et les divinités dédicataires.

Le cinquième chapitre comprend l'étude des motifs iconographiques gravés sur les stèles et de leur fonction symbolique par Hélène Le Meaux et pour quelques motifs par Stevens Bernardin. L'étude matérielle, réalisée en même temps que les travaux de nettoyage et de restauration, a porté sur les matériaux et les traces d'outils et associe des spécialistes. Le travail de restauration est exposé ainsi que les changements subis par les stèles qui ont séjourné dans la rade de Toulon, plus ou moins longtemps.

Le catalogue lui-même est très soigné. Les monuments sont classés par mission, donc dans l'ordre de leur découverte. Il comprend une notice sur chaque item, avec fiche et description et, le cas échéant, transcription et traduction de l'inscription. Chaque notice est accompagnée en face d'une excellente photo. Des tables de concordance des numérotations successives, un index épigraphique, un graphique de fréquence des thèmes iconographiques, une bibliographie et une liste des archives concernant ce dossier enrichissent l'ouvrage.

L'ouvrage est donc à la fois un outil précieux, grâce à la partie catalogue, et une étude d'ensemble qui touchera aussi bien ceux qui s'intéressent à la culture phénicienne et punique ou à l'histoire de l'Afrique du Nord que les curieux de l'histoire des collections et de la muséologie. C'est un outil indispensable au moment où l'Institut national du Patrimoine à Tunis a recommencé depuis 2015 des fouilles sur le site du tophet, avec des méthodes scientifiques de pointe. On saura gré à Hélène Le Meaux d'avoir mené à bien ce travail de longue haleine et de fournir un ouvrage d'une telle qualité. »

François Baratte



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage collectif intitulé « *Apollonia, le port de Cyrène* » (Éditions Riveneuve, Paris, 2024, 324 pages).

Publié sous la direction de M. Claude Sintès, cet ouvrage, le 5^e de la collection « Études libyennes », constitue la publication des travaux de la Mission Archéologique Française en Libye (MAFL) sur le port d'Apollonia, en Cyrénaïque, entre 1976 et 2011, sous la direction d'André Laronde. À 20 kilomètres au Nord de Cyrène, Apollonia a joué un rôle capital dans le développement de cette dernière ville. Dans une riche introduction, Cl. Sintès replace le port dans son contexte géographique, historique et archéologique : les colons grecs, à leur arrivée, ont trouvé une situation très favorable : deux anses naturelles bien protégées, séparées par un isthme. Les sources littéraires toutefois ne sont guère prolixes, ne consacrant à ce port

que de rares allusions à propos d'événements historiques ; le Pseudo-Scylax est la plus ancienne (vers 360 av. J.-C.), mentionnant un port « toujours sûr ; mais c'est à propos des opérations menées lors de la guerre de Thibron, en 324, que Diodore de Sicile évoque le port et ses aménagements (XVIII, 230-21). Strabon donne quelques informations, mais le *Stadiasmus de la Grande mer* est rapide à son sujet. Synésios ne mentionne pas Sozousa, le nom donné par les Byzantins à la ville.

Les quelques documents médiévaux montrent manifestement qu'Apollonia est alors déclassée. Les voyageurs européens qui parcourent la région, préoccupés par les questions de navigation, ne s'y intéressent que très progressivement : après Claude Le Maire, qui y passe en 1706, il faut encore attendre un siècle pour trouver des missions plus attentives qui, aux considérations purement navales, ajoutent un intérêt archéologique : ce sont les frères Beechey, en 1821-1822, puis Jean-Raymond Pacho, immédiatement après ; Robert Smith mérite une mention particulière, puisque c'est explicitement une mission de collecte de sculptures de Cyrène qui lui est confiée, en 1860-1861, qu'il mènera à bien au bénéfice de British Museum en utilisant la port de Marsa Soussa, qui a succédé à Apollonia.

La colonisation de la Libye par l'Italie au début du XX^e siècle et la création d'une Surintendance archéologique de Cyrénaïque ouvre une nouvelle ère, sans travaux particuliers sur le port d'Apollonia. Puis, après la Seconde guerre mondiale, le Royaume de Libye devenu indépendant crée à son tour une Direction générale des antiquités de Libye, confiée à R. Goodchild. C'est sous sa direction que Pierre Montet viendra chercher de 1953 à 1956 la trace des navires égyptiens à Apollonia, mais sans s'intéresser réellement aux vestiges sous-marins.

Ici comme ailleurs le scaphandre autonome va transformer la situation, et vient le temps des recherches sous-marines. La première expédition à s'intéresser sérieusement au port est britannique, organisée par l'université de Cambridge en 1958-1959. Elle est d'autant plus importante que ce dossier complexe est grevé de deux difficultés : la première est liée au phénomène de subsidence qui affecte la région, provoquant déjà dans l'Antiquité une montée

progressive du niveau de la mer (le niveau actuel est en moyenne de 2,50 m au-dessus du niveau antique), et l'inondation, donc la condamnation d'une partie de la zone portuaire ; la seconde est liée aux mouvements saisonniers de la mer et aux tempêtes, qui peuvent bouleverser d'une année à l'autre l'aspect des lieux, découvrir ou au contraire réensabler des structures : la mission britannique a vu, décrit et relevé des éléments qui n'ont plus été accessible à la mission française. C'est en effet la MAFL, sous la direction de François Chamoux, puis d'André Laronde, auquel a succédé aujourd'hui Vincent Michel, qui s'est attachée, après quelques tentatives sans lendemain, suisse, américaine et de nouveau anglaise, à explorer systématiquement le port d'Apollonia, une recherche qui s'est finalement heurtée, à partir de 2012, à la situation politique en Libye et à la pandémie de COVID-19.

Dans le premier chapitre (« Étude architecturale », p. 47-162), Cl. Sintès présente, par dossiers successifs, le résultat des recherches archéologiques. On en retiendra ici quelques-uns : - l'étude des cales de halage (*neosoikoi*) destinées aux navires de guerre, repérées par la mission britannique, dix loges qui rencontrent des parallèles ailleurs dans le bassin méditerranéen, caractérisées par la présence de rampes au milieu de plusieurs d'entre elles, avec deux loges atypiques au centre ; si la datation en est difficile, elles sont en tout cas oblitérées par les aménagements d'époque romaine. - Celle des quais du port intérieur (le port occidental) qui formaient une demi-lune, celui du sud étant en fait la bordure d'une grande plateforme, le quai nord étant abandonné probablement à la fin du IV^e ou au début du V^e s. en raison des effets la subsidence. - L'examen d'un énigmatique bâtiment au sud du port intérieur, dont la fonction reste inconnue, et que caractérise la présence de neuf loges de construction peu soignée. - Celui d'un tunnel (peut-être doublé à un moment donné) faisant communiquer le port avec la mer libre, creusé sans doute au III^e-II^e s. av. J.-C., dont la fonction est incertaine, mais qui correspondait peut-être à un système de désensablement du bassin portuaire. - La fouille du chenal d'accès au port intérieur, creusé dès le III^e s. av. J.-C., qui a mis en évidence une colonne d'eau de l'ordre de 2,30 m à 2,50 m en son milieu, plus faible sur les côtés, profondeur relativement faible, qui ne permet d'accueillir que des bateaux de commerce de moyen ou de faible tonnage ; ce chenal a été comblé volontairement à l'époque byzantine dès la fin du V^e s. - L'étude du quai du port oriental et de la grande plateforme qui supportait un édifice monumental, peut-être un temple, dont les chapiteaux seront remployés dans la basilique orientale de la ville. - Celle d'un vivier, une découverte inattendue, tout à fait semblable à ceux que l'on connaît dans les grandes villas maritimes de la Méditerranée, y compris par la présence de deux îles à l'intérieur – souvent destinées à abriter des installations de banquet ; mais il ne saurait être question ici d'un aménagement lié à une villa de ce type : on peut penser qu'il s'agit là d'un aménagement de travail, pour conserver les poissons provenant d'une pêche locale, destinés à un commerce de proximité ou à plus grand rayon. - Enfin l'étude de la jetée qui contribuait à fermer le port oriental et celle du phare qui s'élevait sur l'îlot oriental, dont la plateforme a été préservée même par les carriers de la fin de l'antiquité – témoignage sans doute sur une certaine activité du port encore à cette époque ; de plan circulaire, ce qui est rare, son élévation reste inconnue, pouvant, par hypothèse (à partir de la dimension de la plateforme), monter à moins de 20 m. Une contribution d'Éric Pessarelli complète ce chapitre, sur une technique d'assemblage particulière par tenons et mortaises en queue d'aronde, avec des tenons en chêne maintenus par du plomb coulé tout autour.

Comme on pouvait s'y attendre, les fouilleurs ont rencontré dans le port deux épaves – une assurée en tout cas : la première (« Apollonia 1 ») fait l'objet du chapitre 2 (« Étude navale », p. 163-178), dû à Luc Long. En dépit d'un mauvais état de conservation, l'épave a permis des observations précises de construction navale, sur la quille notamment, en pin d'Alep, doublée, ce qui est une originalité, par une fausse quille. Il s'agissait, semble-t-il d'un navire de dimensions modestes (18 m de longueur, pour 5,20 m de largeur au maître couple et

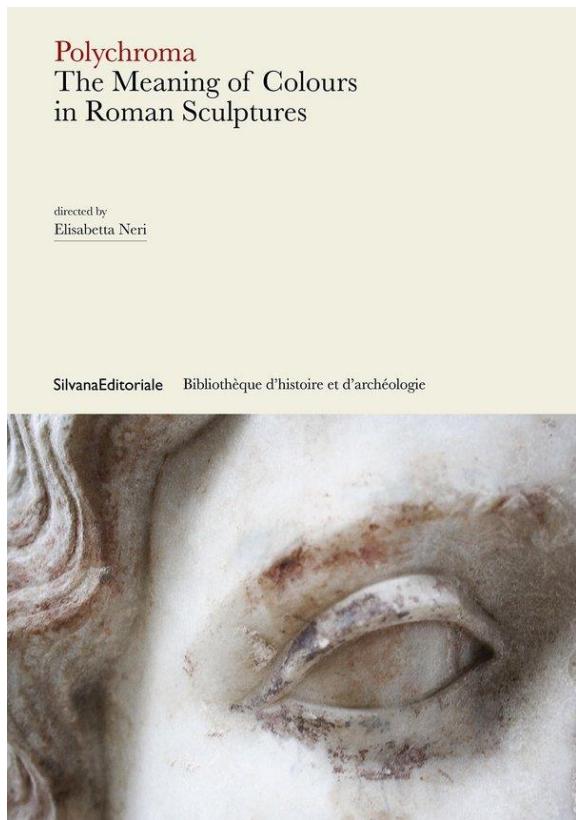
1,40 m de creux), peut-être un petit navire de commerce ou une allège destinée aux transbordements, abandonnée là à la fin du III^e ou au début du II^e s. av. J.-C.

Les recherches sous-marines dans les différents secteurs évoqués ont permis de recueillir un matériel archéologique abondant et varié, même s'il n'est pas toujours en contexte stratigraphique. Il fait l'objet du chapitre 3 (« Études mobilières », p. 179-275). Parmi toutes les trouvailles de céramique, les bols à reliefs hellénistiques y sont particulièrement abondants ; Thierry Chatelain y consacre une étude approfondie qui réunit 248 fragments, accompagnés de dessins des profils et de photographies. Tous proviennent du port oriental (le port externe), et témoignent de la part que représentaient ces bols dans les échanges à Apollonia, probablement à date relativement tardive. C'est le type dit « ionien » qui constitue la majorité des trouvailles, l'auteur soulignant la grande variété des décors, végétaux pour l'essentiel, mais aussi figurés, comme on peut s'en rendre compte par le catalogue.

A Jean-Marie Blas de Roblès est revenu le soin de présenter les objets en marbre et en bronze. Parmi les premiers se distingue évidemment la belle tête de Ptolémée III, déjà publiée par A. Laronde et Fr. Queyrel (« Un nouveau portrait de Ptolémée III à Apollonia de Cyrénaïque », *CRAI*, 2001, p. 737-782), mais aussi les éléments d'un intéressant trapézophore représentant Dionysos ivre appuyé sur un satyre, daté du II^e s. On notera, pour l'anecdote, que si Dionysos a été recueilli par la MAFL, le satyre avait découvert pour sa part par la mission britannique, mais aussi que le portrait comme le trapézophore et quelques autres fragments proviennent du vivier. En ce qui concerne les objets en bronze, on retiendra une petite statuette d'Hermès, d'un type bien connu, un protomé de cygne et plusieurs éléments de candélabre. Restait enfin le matériel lié plus directement aux activités nautiques, confié à Philippe Rigaud : des ancrès, en pierre, en fer, et des jas d'ancre en plomb, des plombs de sonde et tout un petit matériel ; on peut mentionner plus particulièrement quelques blocs de verre brut coloré, dont un échantillon, recueilli par la mission britannique, avait pu être analysé, donnant une datation probable au V^e s., précieux indice sur la vie tardive du port.

C'est à Claude Sintès qu'il revenait de conclure ce volume en synthétisant les résultats obtenus dans des conditions souvent difficiles. Le dossier est d'autant plus complexe qu'une chronologie précise est difficile à établir. Toutefois, l'évolution générale du port et de ses aménagements successifs peut désormais être retracée, depuis l'établissement de colons grecs au VII^e s. sur un site très favorable, un port naturel avec deux bassins, dont l'un presque fermé, séparés par un isthme. Ce port accueille ensuite – mais les datations restent ici délicates – à la fois des activités militaires, dont témoigne les cales de halage, et commerciales intenses. Celles-ci ne feront que se renforcer, en particulier avec les aménagements d'époque impériale. Puis les conditions géologiques – les effets de la subsidence – et le contexte historique entraîneront le déclin du port d'Apollonia à la fin de l'Antiquité. Mais celui-ci, pour sa période heureuse, est désormais mieux connu, et mis en relation de manière précise avec les autres ports de la Méditerranée : ce volume est donc précieux et sa publication couronne un dossier dont on sait combien il tenait à cœur à André Laronde. »

François Baratte



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume collectif intitulé *Polychroma. The Meaning of Colours in Roman Sculpture* (Cinisello Balsamo, SilvanaEditoriale, 2024, 352 pages). Cet ouvrage, publié sous la direction de Mme Elisabetta Neri, chercheuse à l'université de Florence, est le fruit d'un séminaire qui s'était tenu à l'université de Liège en octobre 2021 dans le cadre d'un programme européen Marie Curie dont Mme Neri avait la responsabilité.

L'idée de la polychromie de la sculpture antique, affirmé dès 1814 par Antoine Quatremère de Quincy, a mis longtemps à s'imposer contre celle de la blancheur uniforme du marbre. Elle apparaît cependant aujourd'hui évidente, tout particulièrement dans la sculpture grecque. Mais la même idée peine encore à faire son chemin pour le monde romain ; la découverte récente d'une spectaculaire frise d'époque tétrarchique à Izmit (l'antique Nicomédie, résidence de Dioclétien) la rend

désormais incontournable. Les méthodes de recherche se sont affinées et les appareils se sont perfectionnés, devenant transportables, des groupes de travail internationaux, au sein desquels Mme Neri joue un rôle très actif, se sont constitués, et les projets se sont multipliés : on ne conçoit guère aujourd'hui d'enquête sérieuse sur la sculpture romaine sans qu'y soit associé un volet portant sur la polychromie.

Le moment était donc opportun pour faire le point sur l'état des recherches dans ce domaine : si le progrès des connaissances est rapide, bien des questions restent encore ouvertes. Dans une introduction très nourrie, E. Neri replace le dossier de la polychromie de la sculpture romaine dans son contexte, historique, historiographique et scientifique, rappelant d'emblée qu'on trouve déjà des explications à l'importance de la polychromie chez Galien, qui insiste sur le rôle de la couleur dans la perception visuelle ; mais ce sont aussi les progrès technologiques, et plus encore ceux de la collaboration entre historiens de l'art, physiciens et chimistes, qui ont ouvert la voie à une nouvelle perception de la sculpture romaine, sous toutes ses formes. L'état de l'art est ici brièvement passé en revue pour chaque domaine : la statuaire, les reliefs de toute nature, les sarcophages, qui représentent une partie importante du matériel à notre disposition, la sculpture architecturale et le mobilier des églises, mais aussi une catégorie d'objets pour lesquels la place de la polychromie reste davantage discutée, les ivoires. Une brève présentation des techniques d'analyse physico-chimique des couleurs perdues et des protocoles opératoires, par E. Neri et D. Strivay, conclut cette introduction très dense.

L'ouvrage est structuré en deux parties. La première, intitulée « Historiographies et perspectives de recherche », donne la parole à deux acteurs majeurs de la recherche sur les couleurs dans la sculpture romaine, deux pionniers, J. S. Østergaard, à la Glyptotheque Ny Carlsberg de Copenhague, et P. Liverani, autrefois conservateur aux musées du Vatican. Le premier rappelle la manière dont il avait mis en place, dans les années 80 du siècle passé, en

s'appuyant notamment sur les riches collections de la Glyptothèque, de premières recherches, autour desquelles se sont progressivement fédérés des chercheurs de tous horizons : ainsi est né le projet international « Tracking Colour », qui a joué un rôle essentiel dans le développement des études sur la polychromie. Le second, aujourd'hui à l'université de Florence, évoquant plusieurs travaux qui ont fait date, notamment la restitution des couleurs de l'Auguste de Prima Porta, qui avait alors constitué un véritable choc, souligne que la couleur pouvait avoir un rôle idéologique, et pas seulement esthétique, dans le traitement de toges ou du *paludamentum* par exemple.

On ne saurait oublier que la peinture romaine offre de nombreux exemples de sculpture colorées : c'est assurément une des sources d'information, comme le rappelle ensuite E. M. Moormann. Mais il ne convient pas seulement d'observer : la polychromie apparaît parfois si étrange qu'il faut aussi tenter de comprendre ; sur des statues divines notamment, ou dans un contexte rituel, déjà dans la sculpture grecque, les couleurs sont parfois contraires à la nature : chairs rouges, barbes bleues, vertes ou rouges, par exemple. Ce serait délibérément que ce sentiment d'étrangeté aurait été créé, propose H. Bernier-Farella, pour marquer l'extranéité des figures représentées. Moins convaincante est l'explication lorsqu'il s'agit de portraits.

Cette première partie se clôt par une étude de S. Pedone sur la place de la couleur dans la sculpture du monde byzantin. Elle y joue un rôle important, comme le montrent aussi les textes, sous les formes les plus diverses : peinture certes, mais aussi incrustations de pierres variées dans les éléments d'architecture, ou remplissage des fonds des panneaux en champlevé par différents mastics.

La seconde partie, intitulée « Nouvelles études sur la polychromie », présente dix dossiers sur des recherches originales dans lesquelles E. Neri joue un rôle prépondérant, rejoints à chaque fois par d'autres contributeurs : en Afrique, en particulier sur des œuvres de Carthage et de Dougga, en France, sur les sculptures d'Arles et celles de la villa de Chiragan (au musée Saint-Raymond à Toulouse), au musée de Mariemont et, à Bruxelles, aux Musées royaux d'Art et d'Histoire, à Milan et à Ravenne enfin. Pour l'Afrique, E. Neri en effet apporte une contribution essentielle à deux projets importants, le catalogue des sculptures romaines du musée du Bardo et l'étude de celles de Dougga. Toutes en effet présentent l'extrême intérêt de n'avoir été que fort peu nettoyées et restaurées après leur découverte et permettent donc de multiples observations sur leur polychromie, souvent bien conservée : mise en évidence de détails anatomiques ou de décors vestimentaires par la peinture, décor des socles de statues, comme celui de l'Apollon colossal de Carthage, ou même coloration complète des vêtements, comme sur l'Isis de Carthage, sur laquelle ils sont entièrement noirs, imitant bien évidemment des statues pour lesquelles est ainsi accentué le contraste entre le marbre blanc des chairs et la pierre noire utilisée pour les vêtements, souvent du *bigio morato*, dont l'Isis de la collection Torlonia a donné récemment un exemple à Paris. Mais ces sculptures d'Afrique proconsulaire offrent aussi une occasion privilégiée de s'attacher à un aspect particulier de la polychromie, la dorure, avec quelques cas spectaculaires, la statue colossale de Livie, de l'odéon de Carthage ou celle d'un officier représenté en Diomède ; si les aspects techniques ont pu être scrutés, la feuille d'or, la manière de l'appliquer, ce sont évidemment aussi les aspects idéologiques d'un tel décor sur lesquels il est possible de réfléchir. À Bruxelles, c'est un portrait de Commodo et une statue de satyre dansant qui ont été examinés, qui se sont révélées richement colorées. Il en va de même pour le Sarapis du musée de Mariemont, trouvé dans le Tibre. E. Neri rappelle à son propos un passage du *Protreptique* de Clément d'Alexandrie (IV, 48, 5-6) qui décrit la réalisation (légendaire) d'une statue du même dieu à partir de matériaux colorés.

Pour Arles, ce sont d'abord quelques sculptures du théâtre qui ont été retenues ici, dont le célèbre autel d'Apollon. Dans une seconde contribution, ce sont trois sarcophages du même musée qui sont examinés, qui présentent chacun un type différent de polychromie : le premier,

une cuve à l'Orante, attire l'attention sur la dorure ; le deuxième, représentant une *Traditio Legis*, avait son fond et ses figures coloré ; le troisième enfin, un passage de la mer Rouge, paraît renvoyer à des sarcophages sur lesquels la peinture cherchait à imiter le métal.

Du décor sculpté exceptionnel de la villa de Chiragan, ce sont quelques éléments qui sont présentés dans ce volume, notamment des lésènes à décor végétal. De l'étude de celles-ci on retiendra que les rapprochements avec les frises végétales dans la peinture murale (par exemple celle du temple d'Isis à Pompéi) permettent de supposer que ces décors cherchaient à imiter des éléments avec incrustations de marbres colorés, comme la frise en *opus sectile* de l'édifice de la Porte marine à Ostie. Pour Milan aussi, c'est un dossier en cours qui est présenté, conduisant à des réflexions notamment sur les dissonances dans les couleurs, déjà évoquées : le rouge signifie probablement l'*imperium*, Pline rappelant notamment qu'il était d'usage d'enduire de minium le visage du Jupiter capitolin ; dissonance analogue pour la couleur des yeux, parfois bleu clair ou vert, ce qui choquait dans le monde gréco-romain (comme dans certains pays arabes encore aujourd'hui, les yeux clairs portant le « mauvais œil »). À Ravenne la recherche des couleurs sur les éléments sculptés est à mettre en rapport avec les mosaïques.

Dans une riche conclusion très dense, Mme Neri reprend l'ensemble de ces observations. Il s'agit bien, comme elle le dit elle-même, d'une synthèse préliminaire à partir de dossiers qui ouvrent de nouvelles perspectives de recherche. La centaine d'œuvres dont l'étude est présentée dans ce volume enrichissent évidemment de manière très substantielle le corpus de données sur la polychromie de la sculpture romaine. Sur le plan de la technique tout d'abord : les progrès considérables de la technologie permettent de déceler des traces de couleur invisible à l'œil ; la nature des pigments, leur mise en œuvre, donc le travail du peintre sont désormais mieux connus. La dorure, le travail des ombres, l'entretien des couleurs, sont autant de questions qui retiennent l'attention et qui invitent de réfléchir à la signification de la polychromie : aux considérations esthétiques, si importantes soient-elles, qui imposaient sans doute souvent de faire appel à de véritables peintres, s'ajoutaient aussi des impératifs sociaux, politiques, cultuels : telles sont les leçons de ce très riche ouvrage, essentielles pour une meilleure connaissance de la sculpture romaine. »